N° 117

Considérations

sur les affaires du temps, adressées aux Marseillais par un de leurs bons amis

1789


Vitam impendere Vero
Ex libris O. Borelli

L R. 7 Nº. 3399

Rare
DC
141
.F74
no. 659

1789.

CONSIDÉRATIONS

SUR les affaires du temps, adressées aux Marseillais, par un de leurs bons amis.

FIdèles Marseillais ! ô vous, braves Citoyens ! qui avez fixé les regards paternels du meilleur des Rois, recevez mes vœux ; recevez l'hommage de mon cœur : tous les liens de la sensibilité l'ont uni dès long-tems à votre destinée. Fixé, par un sort malheureux, dans une habitation séparée de la vôtre, j'ai plusieurs fois soupiré sur la distance qui m'éloignoit de vos demeures ; libre enfin du joug qui me retenoit, j'ai voulu retourner au milieu de vous : & lorsqu'à peine j'appercevais l'horison qui resserre vos riantes campagnes, la voix aigre de vos jaloux ennemis faisoit entendre, à mes côtés, des récits allarmans ; la vengeance, toujours en haleine contre vos succès, avoit osé vous peindre, à mes yeux, comme des forcenés, avides de meurtre & de carnage ; comme d'orgueilleux Républicains, qui fomentoient des troubles nécessaires pour opérer des changemens funestes à leurs voisins, & favorables à eux-mêmes. O mes amis ! je les ai repoussés ces augures, que l'organe empesté de la haine répandoit autour de moi ; j'ai bravé les clameurs perçantes de la noire cohorte qui vouloit m'épouvanter ; & je rends grace à mes sentimens pour vous, de m'avoir ramené dans le sein de votre Ville imposante ; de cette Ville dont vous augmentez l'importance, en faisant régner, dans sa vaste enceinte, une tranquilité qui n'est altérée que par le bruit des applaudissemens qu'on donne à votre zèle ; de cette Ville dont vous aggrandissez la gloire, en protégeant, avec persévérance, un Peuple trop long-tems exposé aux injustices d'un régime mal combiné ; de cette Ville enfin dont vous perpétuez la re-

connoiſſance ; en décernant des honneurs publics à ces hommes véritablement illuſtres, à qui nous devrons le ſalut de Marſeille, & la reſtauration de la France. Il en eſt tems ; pouſſons des cris de joie ; que des chants d'allégreſſe expriment toute la vivacité de nos tranſports. Heureux, mille fois heureux, ceux qui, comme vous, ſavent diſtribuer les lauriers ſur le front des ſages qui offrent au Patriotiſme de grandes vertus à couronner.

Pourquoi faut-il que tous les Miniſtres de l'autorité ne ſe ſoient pas rendus dignes des mêmes hommages ? Ont-ils appréhendé que nous manquaſſions de lauriers? ou bien ont-ils voulu épargner à nos mains la peine d'en charger leur tête ? Je le leur déclare ici ; nos guirlandes ſeront toujours prêtes ; qu'ils travaillent à les mériter. En attendant, jettons un coup d'œil ſur les affaires préſentes ; appercevons ce qu'il faudroit faire pour éviter les cauſes qui peuvent nuire au bien commun ; & entraînés vers ce bien par l'impulſion d'un amour patriotique, courons, à pas de géant, au grand œuvre de la félicité nationale.

La France eſt en proie, depuis pluſieurs années, aux dangers d'une eſpèce de diſcorde politique, dont les effets malheureux ſe ſont fait ſentir dans preſque toutes les ſections du Royaume. On dirait que la Providence, ſouvent terrible, mais toujours ſage dans ſes diſpoſitions, a voulu que les grands Empires éprouvaſſent, à de certains retours périodiques, les troubles de l'Anarchie & les frayeurs de la ſervitude, afin, ſans doute, que l'aſpect de nos malheurs prochains reportât dans les eſprits le deſir de la paix, & rechauffât, dans tous les cœurs, le noble enthouſiaſme de la liberté, de cette liberté que nous aimons tant, & dont nous defendons ſi mal les droits ! Nous allions en perdre juſqu'au ſouvenir bienfaiſant, ſi l'amour de la Patrie n'étoit venu reſſuciter en nous ce principe eſſentiel de la proſpérité publique, & du bonheur de tous les hommes ; & cet amour de la Patrie, depuis quand a-t-il pénétré nos ames? Depuis quand nous a-t-il reſtitué l'eſpérance d'un meilleur ſort ? Depuis quand ?

Eh ! ferons-nous à notre reconnoiſſance l'outrage de le diſſimuler ? C'eſt depuis qu'un Roi généreux a délié nos chaînes, c'eſt depuis qu'il a permis à la portion malheureuſe de ſes ſujets de ſe faire entendre ; c'eſt depuis qu'il s'eſt décidé à vivre avec nous comme un père avec ſes enfans.

Mais gardons-nous de démentir, par trop de roideur, la ſoumiſſion reſpectueuſe que nous devons à ce Père ſi tendre, à ce Père qu'il faut que nous aimions, parce qu'il fait lui-même gloire de nous aimer ; ainſi, quelque diſpoſés que nous ſoyons à mettre dans notre conduite, la ſageſſe & la modération qui conviennent à des eſprits raiſonnables, il eſt cependant ſi aiſé de ſe laiſſer emporter hors de la ſphère de ſa propre volonté, qu'il eſt à propos de ſe prémunir contre les défiances de l'amour-propre, contre les ſéductions de l'intérêt perſonnel, & ſur-tout contre toute prévention odieuſe.

Un Monarque malheureux, parce qu'on l'a trompé, mais ſenſible à l'honneur qui lui commande d'acquitter les dettes de la Couronne, nous appelle auprès de lui, & nous découvre les playes de l'Etat. Il s'eſt apperçu que les déprédations de quelques Miniſtres coupables ont creuſé un tombeau au crédit national ; ſon cœur a frémi à l'aſpect de ce gouffre immenſe ; il nous a fait part de ſes terreurs ; pour réparer les maux que ce brigandage a produits, il nous demande des contributions ; il ſe réfugie dans le cœur de ſes fidèles Sujets ? Ne trompons pas les vœux de ce Roi que nous chériſſons, & portons tranquillement nos fortunes aux pieds de ſon Trône.

Qu'on ne penſe pas que la vivacité de mon zèle m'empêche de ſentir combien il eſt douloureux d'avoir à payer les ſottiſes d'autrui ; mais il eſt impoſſible d'éviter un malheur général, & nous devons nous réſigner au deſtin qui nous attend. Ce qui pourra adoucir un peu la rigueur des obligations qu'on va nous impoſer, c'eſt que toutes les villes, tous les hameaux, tous les endroits habités, les poſſeſſions importantes, comme le modique héritage du laboureur,

tout ſupportera, dans une juſte proportion, le fardeau des charges publiques.

Grâce à l'intrépidité d'un Miniſtre, qui relève nos bras appeſantis, grâce à la courageuſe réſolution d'un Roi, qui cède ſans effort aux impreſſions d'une juſtice naturelle, l'élite brillante de la Nation, la Nobleſſe, cet objet de tant de ſoins & de tant d'hommages, marchera enfin notre égale dans la répartition des ſubſides ; & nous n'aurons plus à gémir de l'accablante inégalité qui a regné juſque aujourd'hui entre elle, & nous, par rapport à ce grand point de politique.

Mais ce n'eſt encore là que l'ouverture de la réforme que nous attendons, & de laquelle dépend la liberté de tous les Français. Je n'ai garde de croire qu'on dépouillera la Nobleſſe des propriétés que l'écoulement de pluſieurs ſiécles a conſacrées en ſa faveur. Mais, au ſouvenir des divers genres de domination qu'elle a exercés ſur nos biens & ſur nos perſonnes, il doit m'être permis de déſirer qu'on la détermine à nous vendre ces droits onéreux qui nous aviliſſent, & dont nous ne ſaurions payer trop cher le ſalutaire affranchiſſement. Les Communautés inveſties de ces droits, prendroient un accroiſſement plus rapide ; l'induſtrie acquérant de nouveaux reſſorts, déployeroit toute la richeſſe de ſes reſſources ; le commerce, plus libre & plus abondant, nous apporteroit de plus grands tréſors ; l'agriculture encouragée par l'idée de la liberté, retrouveroit les moyens de hâter ſes progrès, de multiplier ſes dons ; & les Seigneurs eux-mêmes gagneroient à cette révolution l'avantage de n'être plus expoſés aux tracaſſeries de leurs vaſſaux, garantis déſormais de ces vexations inquiétantes, auxquelles une longue ſuite de cauſes fâcheuſes les a ſi ſouvent condamnés !

Les Etats-Généraux, ces fameux Etats, où tous les Français ſont repréſentés par les Elus de la Nation, vont enfin s'occuper de notre ſort. On a tout prévu, & l'on aura égard à tout. On voit ſeulement avec peine les difficultés par leſquelles les deux premiers

Ordres ont reculé le moment de leur réunion aux Communes. Le Clergé & la Noblesse doivent savoir que les Etats Généraux cesseroient d'être tels, s'il étoit possible que leurs opinions fussent les seules adoptées, lorsqu'il faudra délibérer sur nos grands intérêts. Dans ce Conseil National où nous serons tous traités en frères, malheur à ceux qui persisteront dans une opinion intéressée; qu'ils redoutent les décisions impérieuses de cette auguste Assemblée! Elles seront comme des traits de lumière qui consoleront le peuple de son obscurité, & qui imprimeront une tâche d'infâmie sur le front de ces hommes que l'intérêt personnel aura endurcis dans une cause injuste.

Soyons pourtant de bonne foi, & ne demeurons pas si étonnés de voir la Noblesse réclamer le maintien de ses privilèges, & la conservation de ses prérogatives. Sans doute il est permis à celui qu'on impose pour la première fois, de trouver à redire, & de se plaindre. Il n'est personne d'entre nous qui ne jettât des cris aigus à la vue de ce troupeau d'Esclaves, dont les Barbares Algériens couvrent leurs champs, si l'avidité d'un Corsaire inhumain nous entraînoit sur ces bords, où l'inexorable despotisme abrutit des hommes qu'il tient panchés vers la terre. Cette comparaison est un peu outrée; mais elle exprime, avec une sorte d'énergie, le déchirement du mauvais riche, qu'on pousse, malgré lui, dans la classe des Contribuables.

En vérité, je ne conçois pas que certains Nobles aient pu s'égarer, au point de refuser ouvertement, de partager avec nous, les impositions que les besoins de l'Etat vont faire asseoir sur nos fortunes. Ces Nobles ne sont-ils pas les premiers Sujets du Royaume? N'ont-ils point une femme, des frères, des enfans? Ne sont-ils plus Citoyens? ont-ils cessé d'appartenir à la Patrie? Et quand tous ces titres ne les attacheroient pas à la chose publique, seroit-ce bien à eux d'élever des murmures? Seroit-ce bien à eux de se plaindre? Ici-bas, tout conspire à les rendre heureux: & leur bonheur est presque toujours l'ouvrage de nos peines. Si nos travaux produisent quelques fruits,

c'eſt pour eux que nous les cueillons ; ce ſont nos ſoins qui font monter juſqu'à eux, cette ſève abondante qui circule dans leurs tréſors. Ce ſont nos mains qui créent, & qui poliſſent ces objets brillans, dont leur vanité ſe pare ; ce ſont nos mains qui font croître dans nos champs ces ſucs reſtaurateurs qui vont ſe multiplier ſur leur table, ſous les formes variées que l'art ſait leur donner ; nous travaillons à leur bonheur, aux dépens du nôtre ; & ils oſent crier ! cependant, que la différence eſt grande entre leur ſort & le nôtre ! *Elevés dans la molleſſe & dans le plaiſir, ils jouiſſent de toutes les douceurs attachées à la vie* : nourris dans la ſouffrance & dans le travail, nous ne connoiſſons que la peine & les ſoucis ; *impérieux & terribles dans leurs volontés, les créatures à qui ils font preſſentir leurs goûts & leurs fantaiſies, n'ont beſoin que de ces légères indications, pour s'épuiſer en moyens de les ſatisfaire.* Pour nous, les deſirs que nous formons, ſont à peine remarqués, & ne ſont preſque jamais remplis : *Placés dans le ſein d'une Cour brillante, ils y recueillent les dignités & les titres, qui ſont le prix d'une naiſſance illuſtre*, & que nous n'ambitionnons jamais, parce que la puiſſance qui préſide à nos deſtinées, nous a rendus incapables des mêmes faveurs.

Grands de la terre, ſoyez heureux ; nous nous contenterons d'être utiles ; vous avez cru que, jaloux de vos titres pompeux, nous voulions y donner atteinte, vous avez été dans l'erreur ; vous avez cru qu'occupés d'idées d'orgueil & de gloire, nous cherchions à vous ravir une portion de l'éclat qui vous environne, vous avez été la dupe d'une prévention qui n'entra jamais dans nos eſprits. Nos cris, nos plaintes, nos réclamations n'ont jamais eu pour objet, de vous envahir une ligne de vos terres ; nous avons cherché ſeulement à vous rappeller que tous les hommes ſont liés par des beſoins reſpectifs, & que nul d'entr'eux n'a le droit d'accabler ſon ſemblable, du poids de ſes dédains & de ſes mépris.

On ne peut nier que la Société, ne ſoit fondée ſur un échange continuel de ſervices & de ſoins, qu'il ſeroit dangereux de faire ceſſer parmi nous.

Notre Société repoſe ſur une bâſe d'égalité poſée des mains de la nature. Nous ſommes tous deſtinés par elle à en ſoutenir l'admirable édifice ; & ſi, par une horrible fatalité, il arrivoit jamais qu'une moitié du genre-humain voulût renoncer à l'autre : alors, l'effet inévitable de cette ſéparation ſeroit d'introduire, au milieu de nous, une funeſte indifférence pour le bien, une langueur mortelle pour les vertus ; & ces perfides diſpoſitions commençant par ébranler les principes de tous nos devoirs, ne tarderoient pas à entraîner, avec la ruine des mœurs, la diſſolution de toute Société civile.

Mais raſſurons-nous; un nouveau plan de légiſlation, un nouveau Code national ſe combine & s'exécute pour le bonheur de la France. Cette conſtitution précieuſe raffermira les bornes de nos propriétés, & déconcertera la perverſité de ces hommes qui ont tenté mille fois de les renverſer. Oui : nous ſerons heureux, nous ſerons libres, malgré les efforts de la tyrannie qui ſe débat & s'agite contre nous : nous ſerons libres, parce qu'un même régime gouvernera les intérêts de tous ; nous ſerons heureux, parce qu'un Roi, digne de commander à l'univers, a juré l'extinction de tous les abus du pouvoir.

Que le Clergé, que la Nobleſſe s'obſtinent dans la défenſe de leurs prétentions ; les oracles de la nation vont retentir dans tous les coins de nos provinces, & leur voix fera diſparoître juſqu'au veſtiges de l'iniquité.

Au reſte, je ſuis loin de penſer que tous les Nobles ſe ſoient accordés dans un même ſyſtême d'oppreſſion & de ſervitude contre nous. Il y a dans tous les Corps des ames fortes & courageuſes ; des ames indépendantes des paſſions & des préjugés, qui deſirent le bien & le cherchent de bonne foi ; qui s'irritent au moindre ſoupçon d'injuſtice, & qui, toutes remplies de l'héroïſme de la vertu, dépoſent, par l'exemple d'une délicateſſe ſoutenue, contre les ſentimens de ces hommes, que des conſidérations particulières rendent trop long-tems inflexibles. Un grand nombre de Nobles eſtimables ont déjà conſacré le

vœu de leur patriotiſme, dans des délibérations honorables pour leur nom, & pour leur perſonne. Si par un aveuglement déplorable, il en eſt encore qui réſiſtent à nos réclamations, livrons-les à l'aiguillon de leur conſcience, & conſolons-nous de tous nos maux, ſur l'image d'un Roi que ſa bienfaiſance a rendu l idole de ſon peuple: nous avons droit de tout attendre de ſes vertus.

Mais ne perdons pas de vue que nous ne devons mettre ni humeur, ni eſprit de parti dans la diſcuſſion de nos intérêts. Le fanatiſme, la haine & la colère ne conduiſent les hommes qu'à l'injuſtice & aux remords. Le peuple ſe laiſſe émouvoir aiſément; un mot l'enflamme & le jette hors de ſon caractère; un avis équivoque eſt-il ouvert? Aveugle & emporté dans ſes craintes, il ſe croit aſſervi; il murmure; il ſe ſoulève; l'idée de la vengeance a ſoufflé l'incendie dans ſes organes; & le premier objet que ſon erreur lui déſigne, va devenir la victime de ſon aliénation.

Tels ſont les actes de férocité auxquels les délires de l'imagination peuvent porter les hommes. Ah! ſi nous voulons faire couler le ſang, allons le répandre, à grands flots, dans les champs de la victoire! Mais ne tournons pas contre nous la pointe de nos traits: s'il eſt quelqu'un parmi nous qui veuille ſe ſacrifier: que ce ſoit pour le ſalut de la patrie; nouveau Curtius, je ſerois le premier à me précipiter dans l'abyme qui s'ouvriroit à mes pieds, ſi, avec moi, dans ce tombeau, je devois enſévelir tous les malheurs de mes Concitoyens: mais la France n'eſt pas, comme Rome, ſur le penchant de ſa ruine; les richeſſes d'un grand Empire ſont intariſſables, la généroſité des Français eſt illimitée; le zèle du Miniſtre qui nous dirige eſt infatigable; & la bonté du Roi qui nous gouverne eſt ſans bornes, comme elle eſt ſans égale. Adreſſons des vœux au ciel pour qu'il reſſerre de plus en plus le nœud qui attache le nouveau Sully au nouvel Henri IV, &, dans cette double union, embraſſons avec reconnoiſſance l'augure de la félicité qu'on nous apprête. 1789 FIN.